

Hervé Chasseigne

Jésus, l'antéchrist



Remerciements

Je tiens à remercier plus particulièrement les personnes suivantes pour leur soutien et leurs encouragements sans lesquels écrire devient un exercice aveugle. Sans aucune légitimité de valeur, à quoi bon écrire.

MERCI :

A ma tendre Carole, pour être toujours là à me soutenir dans n'importe quelles entreprises, fussent-elles des conneries... Non ! Là j'en fais un peu trop.

A Jérémy mon fils pour être ce qu'il est.

A Jean-François Atzu pour sa relecture et ses corrections orthographiques, grammaticales et pour son acuité à repérer mes incohérences.

A Mathilde Chauveau pour son entrain, sa bonne humeur et sa joie de vivre qui m'ont inspiré, pour partie, le personnage de Justine.

A Virginie Germain et ses parents Arlette et Michel qui représentent à eux trois mon fan club.

Aux autres qui me feront confiance pour acheter
ce livre si cher (je ne fais pas les prix) et d'avoir le
mérite de me lire.

BONNE LECTURE

EXTRAIT

« Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, personne ne connaît non plus le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. »

Evangile selon Matthieu.

Chapitre 11, Verset 27.

« D'accord ? En attendant, si quelqu'un a compris le sens de cette phrase, qu'il ait la gentillesse de le garder pour lui. Merci. »

Jésus, 2014 après J.C

QUELQUE PART EN IRLANDE, dans l'église d'un petit village désolé. Plus de moutons que d'ouailles sur la lande.

Un homme vêtu de noir, plus sombre que le prêtre qui est en gris, entre dans le confessionnal.

– Bonjour mon père. Comment allez-vous ? »
L'homme a un accent français plaisant à l'oreille d'un anglo-saxon.

– Bonjour mon fils. Couci-couça. Je t'écoute.
Qu'as-tu à dire à Dieu ?

– Que pourrais-je, donc, apprendre à Dieu qu'il ne connaisse déjà ?

– C'est vrai, mon fils, pourtant, il préfèrerait que ce soit toi qui lui rappelles tes péchés.

– Comment pouvez-vous savoir ce que préfère ou ne préfère pas Dieu ?

– Qu'es-tu venu faire ici, si tu ne reconnais pas la fonction de prêtre ?

– Vous êtes gratuit, alors que mon analyste me ruine.

– Je pense que vous mélangez les genres, il faudrait peut-être libérer la place pour d'autres.

– Il n'y a personne d'autre qui attende, mon père, vous surestimez votre audience. Puisque je suis là, je vais en profiter pour avouer certaines de mes fautes, je n'aurai sûrement pas le temps de tout dire en une séance, il faudra prendre d'autres rendez-vous.

– Il ne s'agit pas d'avouer quoi que ce soit, on n'est pas au tribunal, ici il faut se confesser de ses péchés, cela sous-entend qu'il faut le faire dans un esprit de contrition sincère pour demander l'absolution et obtenir sa rédemption.

– Epargnez-moi votre jargon, je ne suis pas de la profession.

– Je peux parler plus simplement, connaissez-vous le terme de repentir ?

– Décidément, maintenant vous me prenez pour un débile. Je vous aime bien, Curé ! Et croyez-moi sur parole c'est une chance. Je vous demande juste de m'écouter, après cela, vous pourrez faire ce que vous voudrez de mes aveux. Je ne vais pas me repentir ici, vous voyez, je sais même utiliser le terme à bon escient, d'avoir eu de petites pensées malsaines. Ce que vous allez entendre maintenant, je peux vous l'assurer, vous ne l'oublierez pas de sitôt. Cela occupera vos insomnies et vous pourrez toujours prier, qui vous voudrez, pour le salut de mon âme puisque c'est votre business.

Une heure plus tard, l'étranger sortit du confessionnal. Il quitta l'église déserte, comme il était

venu, d'une démarche assurée. Aucune bigote pour se dire : « Le bel homme que voilà ! » Si tant est qu'une dévote puisse avoir ce genre de réflexion et soit sensible à une attirance masculine autre que christique. Le silence s'épaissit dans la nef, sur le côté droit du transept, là, où le confessionnal de bois sombre était accroché au mur de pierres de taille, comme une énorme et répugnante éponge brune imbibée de toutes les turpitudes confessées du monde, plus rien ne bougeait. Le temps s'était arrêté sur Terre comme au Ciel. Le curé avait des choses à régler. L'étranger n'avait pas menti, ses révélations l'avaient ébranlé et n'avaient pas fini de le hanter. Il questionna son Dieu sur l'attitude à adopter maintenant, mais, comme toujours, ce dernier faisait la sourde oreille. Il sortit à son tour, il était accablé, cela se voyait au premier coup d'œil, en une heure de temps, les cheveux de ses tempes avaient légèrement blanchi. Pour la première fois de sa vie, il allait être confronté au cas de conscience du secret de la confession. Il réalisa que sa vie tranquille et rassurante qui ronronnait depuis trente-trois ans était à présent derrière lui.

Il devait voir au plus tôt son confesseur.

*

* *

PRES DE SENS EN BOURGOGNE. Camille était enceinte de sept mois. Elle n'avait jamais été aussi

rayonnante et épanouie. Ils, Pierre et elle, n'avaient pas voulu connaître le sexe de l'enfant, ils préféraient avoir la surprise et comme disait Pierre qui était devenu moins respectueux avec le bonheur retrouvé : « Si jamais, c'est une fille, on l'enterrera dans le jardin. »

Pierre avait eu un accident bête, on les qualifie souvent ainsi, quand ils semblent anodins. Il était tombé d'un escabeau. Mais cette mauvaise chute, on les qualifie souvent ainsi, quand les blessures semblent disproportionnées par rapport à la hauteur de celles-ci, lui avait fracturé la cheville et les os s'étaient mal ressoudés. Depuis, il boitait, les chirurgiens l'avaient rassuré en lui certifiant que cela allait s'atténuer, mais ils ne pouvaient pas, cependant, lui assurer qu'il retrouverait l'usage entier de sa cheville, une légère claudication pouvait subsister.

Sergent, leur chien, qui faisait tout comme son maître, avait réussi à se faire renverser par un vélo, on ne les entend pas arriver et depuis il avait la patte arrière gauche plâtrée. Cela ne l'empêchait pas de courir sur les trois valides qui lui restaient et de marcher comme le capitaine dont une des jambes aurait été arrachée par un boulet de canon ou boulochée par un requin et qui martèlerait le pont du navire de son pilon en bois. On l'entendait, maintenant, arriver par un « Toc... Toc... Toc » syncopé.

Quand Camille voyait ses deux estropiés approcher l'un à la suite de l'autre, elle ne pouvait

s'empêcher de s'esclaffer en disant : « Tiens ! Voilà ma bande de pattes cassées. »

Pierre de Fourgères avait démissionné de la Gendarmerie après la résolution de l'affaire « des massacrées de l'Yonne », il y avait un peu plus d'un an déjà. Depuis il travaillait à la recherche de personnes disparues avec quatre enquêteurs plus une ravissante assistante, Eva, dont Camille disait souvent « il va falloir que je me débarrasse rapidement de cette mijaurée. » Cela dit, en plaisantant, car elles étaient amies et s'entendaient, toutes les deux, à merveille. Pour compléter l'agence, un jeune garçon débrouillard et plein de bonne volonté, était employé en électron libre pour aider les uns et les autres. En général, les cinq associés, dont Pierre, traitaient chacun leur propre dossier. Camille travaillait en binôme avec son mari. Contrairement aux associés, elle n'était pas issue des milieux de Police ou de Gendarmerie, mais venait de la publicité, elle avait donc tout à apprendre. Mais, comme disait Pierre : « pour faire ce job, nul besoin de grands diplômes, il suffit d'être débrouillard, d'avoir du bon sens et une patience à toute épreuve ». Sa pugnacité sur l'affaire « des massacrées de l'Yonne » avait été saluée par la presse quand, après treize ans d'enquête, il avait fini par livrer à la justice le plus terrible serial killer de ces dernières décennies, Henri Manoir, qui n'était autre que le père biologique disparu de Camille et de son frère Antoine. Camille avait insisté pour se marier rapidement avec Pierre pour

changer de patronyme et échapper un peu à cette sale paternité qui lui collait à la peau. Elle essayait aujourd'hui de tourner la page, mais ce n'était pas si facile, de nombreuses séquelles restaient à être traitées. Elle était en consultation une fois par semaine avec un psychologue qui avait lui-même joué un rôle dans cette triste affaire, et qui était devenu un ami de Pierre. Ces deux-là étaient contraints de se voir exclusivement entre hommes pour éviter que des sentiments de camaraderie n'interfèrent dans la thérapie de Camille. Quand elle se remémorait tout cela, elle était stupéfaite par la rapidité avec laquelle elle avait réussi à se construire une autre vie : la rencontre avec Pierre, le mariage, l'abandon de sa profession qui était tout pour elle, il y avait si peu, et maintenant l'attente du bébé. Elle était comblée, pourtant, parfois elle se questionnait sur les motifs d'un tel empressement, son désir de couper drastiquement avec le passé n'y était certainement pas étranger. Elle redoutait par moment cette précipitation, tout n'avait-il pas été trop hâtif ?

Pierre et Camille avaient travaillé jusqu'à présent sur cinq petites affaires qui s'étaient avérées être des fugues d'adolescentes. Ils avaient réussi à retrouver relativement facilement et rapidement quatre des fugueuses, pour la cinquième, la Gendarmerie avait été plus rapide qu'eux.

Pierre avait été contacté par le baron Charles de Hautecour réputé sur le marché de l'art, mais également tristement connu pour la disparition de sa

filles, quatorze ans plus tôt. La notoriété de la famille, avait fait que les médias s'étaient emparés de cette histoire et la presse people en avait fait ses choux gras. Pierre se rappelait inévitablement de cette affaire, puisqu'elle s'était déroulée dans le secteur où il était caserné, à Coulanges la Vineuse. Il ne l'avait pas traitée directement, car il était accablé, dans le même temps, par un drame personnel, la mort de son fils, suivi du suicide de sa femme. Cela faisait beaucoup, pour avoir les idées claires dans une enquête de police. C'est pourtant, son investissement sur une autre affaire, les trois meurtres commis dans la région et survenus concomitamment à la disparition de Justine de Hautecour, qui le sortit de la dépression dans laquelle il s'enlisait inexorablement. Dans ses investigations sur les trois jeunes femmes, il s'était posé la question de savoir si la disparition de Justine n'avait pas été le premier crime annonçant les trois autres, mais cela paraissait peu probable, tant les mises en scène des trois cadavres démontraient un esprit criminel s'évertuant à afficher ses victimes comme autant de trophées plutôt qu'à les dissimuler. De plus, le criminel était loin d'en être à des coups d'essai, mais cela Pierre l'ignorait à cette période, le tueur était plus exactement en fin de carrière et avait déjà, tant et tant, tué par ailleurs.

Pierre savait que reprendre de vieilles enquêtes était un travail déprimant qui n'était que trop rarement récompensé par des résultats. Mais il avait

besoin maintenant de s'investir dans une recherche longue, compliquée et difficile. Il avait déjà rencontré une fois le baron dans sa galerie d'art parisienne, ils s'étaient entendus sur les conditions d'un contrat type. Il devait se rendre maintenant dans la demeure familiale, là où la fille du baron vivait avant sa disparition. Camille et Pierre avaient prévu de séjourner au moins une semaine sur place pour essayer de trouver ce qu'il était encore possible de déterrer après aussi longtemps. Il n'y avait que soixante-dix kilomètres entre Sens et Chevannes, mais comme les trajets en voiture n'étaient pas recommandés aux femmes enceintes, Pierre avait réservé une chambre dans un relais château aux environs d'Auxerre. Le départ était prévu pour le lendemain et Camille était impatiente de commencer une recherche vraiment sérieuse. Elle avait téléphoné à son frère Antoine pour le prévenir de son absence, ainsi qu'à son oncle maternel Gustave qu'elle considérait comme son père. Ses relations avec son frère s'étaient améliorées avec le temps et tous les deux essayaient d'oublier le traumatisme de leur séquestration et du pire, ce qu'ils n'arrivaient pas encore à exprimer. Ils ne pouvaient pas en parler ensemble. Du moins Antoine repoussait obstinément toutes les tentatives faites dans ce sens par sa sœur. Antoine avait refusé tout soutien psychologique, du fait il ne parlait de cela à personne et ce « cela » continuait insidieusement son travail de sape, le

rongeant lentement. Il minimisait son état en pensant qu'il suffisait de ne plus y penser, de recouvrir le tout d'alcool pour que la chose finisse par disparaître.

Pierre ne se mêlait pas de leurs relations compliquées. Il n'estimait pas particulièrement le personnage, comment pourrait-il en être autrement, alors qu'il avait dû arracher Camille à ses mains qui l'étranglaient. Bien sûr, Antoine avait été contraint de tenter d'assassiner sa sœur sous la menace du tueur en série Henri Manoir, mais sa personnalité de faible était un trait de caractère que Pierre avait beaucoup de mal à excuser. Cependant, Camille adorait son frère et comme, lui-même adorait Camille, alors...

Camille n'était pas aussi lisse qu'elle pouvait le paraître, elle avait un secret qui l'unissait à son frère, elle redoutait par-dessus tout que Pierre ne le découvre. Par moment, le fait de lui cacher quelque chose l'attristait, car elle aurait voulu tout connaître de lui et réciproquement qu'il sache tout d'elle. Mais elle était certaine qu'une telle révélation altérerait leur relation, aussi elle préférait ne pas prendre ce risque. Elle l'aimait trop, pour le perdre. Elle faisait sienne cette citation anonyme : « On est maître de ce que l'on tait et esclave de ce que l'on dit. »

Le lendemain à dix heures, le couple de Fourgères était aux grilles du château des de Hautecour. Il était localisé un peu à l'écart du village de Chevannes à une dizaine de kilomètres d'Auxerre, la préfecture du département de l'Yonne. Ils avaient dû rouler au

moins deux kilomètres dans une forêt bien entretenue avant de découvrir la grande grille en fer forgé qui finissait la sente forestière et sur laquelle venaient mourir toutes les tentatives de randonnée. A partir d'ici, à moins d'être un proche de la famille, le promeneur n'avait plus qu'à faire demi-tour. De chaque côté du portail, commençait un mur de pierres de trois mètres de hauteur, qui s'aventurait de chaque côté dans la forêt pour y disparaître.

En roulant au pas sur le chemin public de la forêt du château, ils avaient attiré la curiosité de nombreux lapins qui ne paraissaient pas tellement craintifs et même celle d'un chevreuil, sans aucune éducation, qui les avait dévisagés ostensiblement, immobile, pour finir par réussir à se détacher de cette fascination hypnotique et partir d'une démarche dédaigneuse et hautaine en agitant par des mouvements saccadés et nerveux sa petite queue, signifiant, par là même, toute son irritation pour avoir été dérangé dans ses habitudes par cette intrusion. Cette approche du château était une mise en condition, on quittait le monde agricole, fait de champs à perte de vue, cultivés par les machines de l'homme, pour pénétrer dans celui plus intime, plus sauvage, plus sensuel de la nature. Tout en haut de la pyramide des artefacts, il y avait la ville où plus rien ne subsistait de naturel si ce n'étaient quelques arbres plantés çà et là au gré de la volonté humaine, seul témoignage protégé en souvenir d'un monde sauvage perdu. Les hommes

avaient façonné les villes à leur convenance et observer celles-ci, c'était déjà étudier les premiers.

De leur position, Camille et Pierre ne pouvaient voir du château que ses toits émergeant derrière l'écran d'arbres tricentenaires. Pierre s'annonça au portier électronique, puis la grille s'ouvrit, d'elle-même, par magie. Un gardien botté, en veste de chasse, fusil en bandoulière, cigarette roulée aux lèvres et casquette vissée sur la tête, tout droit sorti du début du siècle dernier, les observait du seuil de sa maison d'un air bourru et maussade.

Ils entrèrent en roulant au ralenti. Le sentier était maintenant recouvert de graviers blancs et la forêt s'était muée en un parc magnifique. Puis, après avoir serpenté quelques instants au gré des méandres du chemin, le château apparut tout entier imposant et majestueux, dressé là, à vous attendre depuis toujours, de pied ferme. La route s'évasait en une large place, de graviers blancs elle aussi, on aurait pu y garer plusieurs cars de tourisme. Mais en l'occurrence, il n'y avait de garés ici, que deux véhicules dont un énorme crossover noir. Par instinct grégaire, la voiture de Pierre vint se serrer contre ses consœurs. Le château comme le parc sentait bon l'entretien. Combien de bras invisibles demandait cette apparence soignée ?

Camille et Pierre se dirigèrent vers l'escalier majestueux en fer à cheval comme il était d'usage d'avoir à partir d'un certain rang social dans l'aristocratie de l'époque Renaissance. Le crissement

du gravier sous leurs pas complétait la sensation d'être revenu quelques siècles en arrière. L'un des battants de la grande porte s'ouvrit, et Pierre lâcha la main de Camille, comme s'il avait craint d'être pris en faute. Ils étaient là pour le boulot, il fallait, donc, faire professionnels. En haut de l'escalier, un homme en tenue décontractée, les attendait en souriant. Ce ne pouvait assurément pas être le majordome, ou bien les mœurs, dans la domesticité, s'étaient grandement relâchées. L'oncle de Camille, Gustave exerçait cette étrange profession, elle connaissait trop bien la rigueur vestimentaire exigée pour servir. Donc, l'homme souriait, il devait avoir dans les quarante ans et était certainement originaire d'Amérique latine. Son visage était aimable et avenant. Il prit la parole avec un faible accent chantant :

– Bonjour ! Nous vous attendions. Je suis Pablo de Hautecour.

Camille et Pierre se présentèrent à leur tour. Monsieur de Hautecour les fit pénétrer dans la demeure et là Camille laissa échapper un soupir d'admiration. Pablo la regarda aimablement en disant.

– Oui ! Je sais, cela fait souvent cet effet, la première fois, puis après, voyez-vous, on s'habitue. On finit même, par ne plus faire attention aux dimensions et oublier qu'il serait possible de loger, ici, des dizaines de familles alors que nous ne sommes le plus souvent que trois personnes à y habiter, sans compter le personnel, qui heureusement est beaucoup plus

nombreux. Ça compense un peu, du moins je l'espère.

Le personnage était d'emblée sympathique. Il continua en regardant le ventre arrondi de Camille.

– C'est pour bientôt ?

– Pourquoi ? Suis-je si grosse que cela ?

– Pas du tout, pas du tout, vous êtes resplendissante ainsi, la grossesse vous va à merveille, il est même regrettable qu'elle doive, sur vous, finir un jour.

– Ça ! C'est bien une réflexion d'homme. On voit que vous ne le portez pas.

– Excusez-moi. Vous ai-je blessée ?

– Non ! Du tout ! Je vous taquine. Il me faut encore attendre au moins deux mois avant l'accouchement. Vous voyez je dois prendre mon mal en patience.

Il était facile d'avoir un ton familier avec ce Pablo-là, qui n'avait, décidément, rien du maintien poli, bien élevé, mais distant de l'aristocrate. Il enchaîna.

– Je vais vous présenter ma mère, elle est légèrement souffrante aujourd'hui, c'est la raison pour laquelle, elle ne s'est pas déplacée avec moi. Vous allez voir, c'est une femme charmante.

On pouvait aisément comprendre pourquoi, étant souffrante celle-ci ne voulut pas les accueillir à la porte, car il leur fallut deux minutes de marche pour atteindre le salon dans lequel elle était assise à les attendre. Camille, qui était à son aise dans tous les milieux, persifla ironique.

– Cela doit être épuisant une grande maison comme celle-là.

– En effet, ma chère, vous comprenez mieux maintenant, le quotidien éreintant des nantis.

Lui rétorqua avec un large sourire, Pablo.

La baronne se leva et vint leur serrer la main.

– N’écoutez pas les facéties de mon fils, il ne respecte rien.

Après les présentations d’usage, la baronne les pria de s’asseoir dans un canapé d’époque Empire, certainement authentique, mais assurément inconfortable au regard des meubles contemporains qui sont conçus pour la relaxation. Ici, on restait le buste droit les jambes à l’équerre, une position guindée où l’esprit conservait, de fait, dans les discussions une tenue de représentation. La baronne les invita à prendre une collation.

– Voulez-vous du thé, un café ou autre chose peut-être ?

Camille et Pierre se contentèrent d’un café, les de Hautecour préférèrent du thé. La baronne fit le service elle-même, tout était déjà préparé sur un grand plateau d’argent.

– Je vous prie d’excuser mon mari, il voulait être présent à notre entretien, malheureusement il n’a pas réussi à se libérer. Vous savez le marché de l’art a les exigences du marché et aucune des fantaisies de l’art. C’est dommage !

La baronne s’exprimait avec le langage de sa classe sociale, mais tout le reste, dans son attitude, restait simple et chaleureux. Son sourire était sincère.